Clio. Femmes, Genre, Histoire

14 | 2001
Festins de femmes

La fabrique du sexe, Thomas Laqueur et Aristote

Annick JAULIN

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/clio/113
DOI : 10.4000/clio.113
ISSN : 1777-5299

Éditeur
Belin

Édition imprimée
Date de publication : 1 novembre 2001
Pagination : 195-205
ISBN : 2-85816-592-0
ISSN : 1252-7017

Référence électronique
Annick JAULIN, « La fabrique du sexe, Thomas Laqueur et Aristote », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 14 | 2001, mis en ligne le 03 juillet 2006, consulté le 22 avril 2022. URL : http://journals.openedition.org/clio/113 ; DOI : https://doi.org/10.4000/clio.113

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2022.

Tous droits réservés

La fabrique du sexe, Thomas Laqueur et Aristote

Annick JAULIN

1 *Paru en 1990 et traduit en français en 1992, l'ouvrage de Thomas Laqueur, Making Sex/La fabrique du Sexe, a été accueilli avec enthousiasme par celles et ceux qui travaillaient sur le sexe et le genre. C'est ainsi que Michelle Perrot, dans l'introduction du colloque – La place des femmes. Les enjeux de l'identité et de l'égalité au regard des sciences sociales, Éditions La Découverte, Paris, 1995 – écrivait (p. 92) : « Ce livre remarquable situé dans le sillage de Michel Foucault et de son Histoire de la sexualité montre comment s'est effectuée à partir du XVIII^e^ siècle, avec l'essor de la biologie et de la médecine, une "sexualisation" du genre qui était jusque-là pensée en termes d'identité ontologique et culturelle beaucoup plus que physique... Le genre désormais se fait sexe, comme le Verbe se fait chair. On assiste alors à la biologisation et à la sexualisation du genre et à la différence des sexes. Les implications théoriques et politiques de cette mutation sont considérables. D'un côté, elle porte en germe de nouvelles manières de perception de soi et notamment la psychanalyse (l'opposition phallus/utérus, la définition de la féminité en termes de manque, de creux, la "petite différence" fondant le grand différend). D'un autre, elle apporte une base, un fondement naturaliste à la théorie des sphères – le public et le privé – identifiées aux deux sexes, théorie par laquelle penseurs et politiques tentent d'organiser rationnellement la société du XIX^e^ siècle. Cette naturalisation des femmes, rivées à leur corps, à leur fonction reproductrice maternelle et ménagère, et exclues de la citoyenneté politique au nom de cette identité même, confère une assise biologique au discours parallèle et conjoint de l'unité sociale ».*

2 *Dix ans après, l'ouvrage de Thomas Laqueur reste un ouvrage de référence qui figure dans toutes les bibliographies des travaux portant sur le sexe et le genre. Il est indéniable qu'il a impulsé la recherche et lui a fourni avec ses deux modèles – celui du sexe unique et celui des deux sexes – une typologie simple et commode à manier. Mais est arrivé peut-être le temps de replacer très précisément cet ouvrage dans sa mouvance scientifique – Thomas Laqueur appartient à l'école historique post-moderniste et regrette de ne pas toujours avoir exprimé avec suffisamment de force son rejet « des modèles narratifs reçus en histoire » – et de se demander si cette obédience théorique n'a pas eu des incidences sur son approche des sources, et en particulier sur son approche des sources anciennes. C'est dans le but d'affiner l'utilisation d'un livre toujours très*

présent dans la recherche qu'il a été demandé à Annick Jaulin, auteur d'une thèse soutenue en 1995 sous le titre Genre, genèse, génération chez Aristote et publiée en 1999 sous le titre Eidos et ousia. De l'unité théorique de la Métaphysique d'Aristote (Klincksieck), d'exposer ici ses réflexions sur La fabrique du Sexe. Il va de soi que son article a été communiqué à Thomas Laqueur et que CLIO souhaite ardemment pouvoir publier sa réponse et/ou celles de lectrices et de lecteurs intéressés par le débat.

3 C. L.

4 Si j'annnonçais au moment de présenter le livre de Thomas Laqueur, La fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident[1], que je ne sais pas exactement quel est le sexe de ce livre ni le genre auquel il appartient, je risquerais de faire douter de mon aptitude à traiter de cette question. Je m'exprimerais donc autrement en disant que ce livre manifeste des tensions méthodologiques entre deux manières de concevoir et de faire l'histoire – une manière classique et une manière post-moderne[2] – de sorte qu'il s'interroge sur son genre, et que cette interrogation le rend incertain sur la fabrique de son sexe, autrement dit le schème historique qu'il propose – le passage du sexe unique au modèle des deux sexes – est immédiatement remis en question par l'affirmation que « le sexe unique et les deux sexes coexistent au fil des millénaires » (p. VI). L'histoire fait bien les choses qui limite les possibilités à la seule alternative de un à deux sans quoi des possibles plus nombreux, « au fil des millénaires », auraient pu transformer l'indécision en chaos. Le désordre n'est au reste pas toujours évité du fait de l'usage flottant du rapport sexe/genre dans les schémas proposés : dans le schéma d'origine, le modèle du sexe unique se définirait par le fait que le genre conditionnerait le sexe, tandis que, dans le modèle des deux sexes, ce serait l'inverse puisque le sexe conditionnerait le genre. Cet usage flottant introduit des distorsions qui rendent le rapport entre le sexe et le genre, tel qu'il est défini dans ce livre, parfois intenable pour l'auteur lui-même.

5 Si ce qui vient d'être dit pousse à se demander s'il y a encore lieu de lire ce livre, je répondrais de manière tout à fait affirmative non pour ce que son titre annonce, mais pour l'histoire des représentations médicales et surtout pour l'histoire de la médecine au XIX^e^ siècle qu'il aborde dans les derniers chapitres (V et VI). Il est intéressant de remarquer que cet aspect de la recherche de Th. Laqueur est fortement lié à son histoire familiale : son père était médecin pathologiste et l'a aidé « à interpréter les publications gynécologiques allemandes citées dans les chapitres V et VI et qui, pour certaines, étaient l'œuvre de ses anciens professeurs de médecine » (p. 30). De plus, son père était un expert et, comme il le dit lui-même, un « déconstructeur » en ces matières et il a contribué à remettre en cause l'incommensurabilité de la différence entre les deux sexes (la version moderne donc), par ses travaux qui s'intitulaient « Nouvelles recherches sur l'influence de diverses hormones sur l'utérus masculin » (p. 30). Son père n'est pas seul en cause : son oncle était également médecin et l'un « des inventeurs des œstrogènes. Il isola l'hormone « femelle » des urines des étalons, soulevant par là même la fâcheuse possibilité d'une androgynie gynécologique au moment même où la science semblait avoir découvert la base chimique de la différence sexuelle »[3]. Le père et l'oncle de T. Laqueur sont donc des acteurs dans l'histoire qui est racontée dans les derniers chapitres et qui est une remise en cause des pouvoirs de l'anatomie. La thèse est, sur ce point, claire : « c'est l'histoire de l'aporie de l'anatomie » (p. 270), ce qui bien sûr est une critique directe de la thèse freudienne selon laquelle l'anatomie est le destin. Le dernier paragraphe du livre, intitulé « le problème de Freud », aborde le

point de vue freudien d'une manière originale c'est-à-dire du point de vue de l'histoire de la médecine. Le livre est donc précieux sur les débats médicaux relatifs à la construction des « faits » sexuels à la fin du siècle dernier.

I - Problèmes de méthodea) La méthode de l'histoire

- Ce point concerne l'introduction à l'édition française. L'auteur note son évolution sur sa conception de la méthode historique : il a « écrit un livre qui n'est peut-être pas suffisamment explicite dans son rejet de certaines formes professionnelles et, plus généralement, des modèles narratifs reçus en histoire » (p. I). En effet sa thèse fondamentale est qu'une série « de changements radicaux » se seraient produits « entre la fin du XVII^e^ siècle et l'aube du XVIII^e^ « dans la compréhension de la différence sexuelle »[4]. Le sexe et la sexualité n'auraient pas été pour les Grecs « des attributs définitifs du corps, tandis que les différences qui importaient figuraient sur un continuum : plus ou moins de chaleur vitale, plus ou moins de fermeté, plus ou moins de force pour changer de forme, si elles ne relevaient pas de la métaphysique, avec la distinction aristotélicienne entre causes formelles et matérielles » ; d'où l'idée que « c'était le genre qui était fondateur, quand le sexe n'en était que la représentation. C'est à cette grille imaginaire du sexe que je donnais le nom de « modèle unisexe » avant d'entreprendre d'en retracer la chute ». À l'inverse, quand on cesse de voir « dans les organes génitaux des deux sexes une reconfiguration topologique mutuelle pour les juger désormais radicalement distincts », « le sexe, tel que nous le connaissons, devint fondateur, le genre social n'en étant plus que l'expression ». Tel est le modèle des deux sexes proposé par T. Laqueur (p. II). Je ne m'interroge pas, pour le moment, sur la logique de cette opération qui consiste à affirmer que, dans « le modèle unisexe », le genre prévaut sur le sexe tandis que ce serait l'inverse, le sexe serait fondateur, dans « le modèle des deux sexes ». Ce qui est en question, en effet, est que la distinction qui vient d'être faite va être petit à petit remise en cause par l'auteur, parce qu'elle s'inscrirait à merveille « dans toutes les traditions historiographiques qui prétendent expliquer le passage d'un stade à un autre par une chaîne d'effets de causalités extérieures à la sphère de l'objet étudié mais reflétées à l'intérieur de celle-ci ».

6 Il n'est donc pas question pour T. Laqueur de référer la fabrique du sexe :

- à l'histoire intellectuelle, nommément au projet des Lumières « d'en finir avec des millénaires de cléricature et de philosophie pour mettre à leur place une histoire naturelle de l'homme »[5] ;
- à la politique et à la théorie politique ;
- à l'histoire économique ou à l'histoire de la science.

7 La fabrique du sexe ne serait donc à référer qu'à la fabrique du sexe. La preuve avancée est que la science, la connaissance positive « ne se solda pas par de nouvelles conceptions de la différence sexuelle », ou que « la biologie de la reproduction, la médecine et les disciplines voisines ont donné au modèle des deux sexes son langage et son infrastructure sans le faire naître et l'impliquer. Ce qui laisse le champ libre à la construction culturelle du sexe » (p. IV). On a ici quelques difficultés à faire tenir ensemble toutes ces propositions. Admettons que les connaissances positives laissent librement se développer les constructions imaginaires, et qu'il ne soit pas possible de rendre compte de cette coexistence en invoquant une opposition qui eut son heure de gloire, celle entre science et idéologie, tout simplement parce que la science elle-même n'est pas indemne d'imaginaire. Il n'en reste pas moins que s'il y a construction culturelle du sexe, les éléments constitutifs de la culture doivent intervenir dans la fabrique du sexe, et que l'on ne peut se contenter de dire que la fabrique du sexe est la

fabrique du sexe. L'auteur au reste ne se satisfait pas de ce constat et ne fait pas « du rejet de la causalité une affaire de principe » (p. V), tout en refusant « l'histoire du remplacement d'un modèle par un autre », parce qu'il prend au sérieux les critiques « de la notion d'une histoire linéaire » fondée sur une « évolution progressive ». Il souligne alors l'aspect « équivoque » de ce qui paraissait, à première vue, « triomphe linéaire d'un modèle sur l'autre » (p. V). L'unique solution pour éviter le remplacement d'un modèle par l'autre est de construire une structure de coexistence des deux modèles avec dominante.

8 Cette solution est laborieuse puisqu'il faudra aller chercher chez Augustin – et son élévation de l'impuissance au rang « de signe paradigmatique de l'aliénation de la volonté après la chute » – l'exemple que « le sexe biologique et génital occupe une place centrale ». Elle est de plus historiquement suspecte puisqu'elle suppose une identité entre tous les anciens, païens et chrétiens, et fait peu de cas d'une catégorie proprement chrétienne qui est celle de la « chair »[6] dont l'impuissance évoquée est l'exemple de la faiblesse. Il serait donc possible de contester que, dans cet exemple, le sexe biologique roule pour lui-même puisqu'il a un rôle apologétique. Enfin cette solution n'évite pas le schème du remplacement d'une dominante par une autre, puisque, à l'époque moderne, Freud qui reconnaît une unicité de la libido malgré deux sexes distincts est le cas d'exception, et donc l'équivalent d'Augustin chez les anciens. De manière symétrique, un exemple unique porte le poids de la coexistence des deux modèles et permet de l'affirmer.

9 Pour l'auteur, ces procédures laborieuses seraient pourtant nécessaires, car, si « la condition post-moderne se définit par l'absence de discours dominant, pourquoi s'étonner de l'absence de semblables discours dans l'intelligence du sexe » (p. VII) ; alors autant s'en tenir à « une série de micro-histoires, dont rien n'indique qu'elles devraient toutes s'emboîter les unes dans les autres ». Une question surgit à la suite de ces remarques : pourquoi l'auteur n'a-t-il pas intitulé autrement son livre, pourquoi n'a-t-il pas choisi « les fabriques des sexes », puisque on y apprend que « le sexe est une classification tellement forte, enracinée et ancienne qu'elle est désormais d'une polysémie presque infinie, toujours ouverte à des interrogations nouvelles, toujours disponible pour de nouvelles subjectivités » (p. VIII). L'abandon des « histoires normatives » impliquerait-elle pour T. Laqueur la suppression des sociétés normatives ?

b) Le sexe et le genre

10 Il est fait usage de la distinction entre sexe et genre dans la description des deux modèles distincts, puisque dans le modèle dit « unisexe », le « genre était fondateur quand le sexe n'en était que la représentation », tandis que dans le modèle « des deux sexes », « le sexe tel que nous le connaissons devint fondateur, le genre social n'en étant plus que l'expression » (p. I et II). La différence que l'auteur veut exprimer par là est que, dans le premier modèle, ce ne sont pas les différences corporelles ou biologiques qui sont significatives, tandis qu'elles le sont dans le modèle des deux sexes. À vrai dire, T. Laqueur dit plusieurs choses à la fois sans bien les distinguer. Il dit par exemple en exposant le premier modèle : 1) les signes de différence sexuelle dans le corps étaient moins distincts ; 2) le sexe et la sexualité n'étaient pas encore des attributs définitifs des corps ; 3) les différences qui importaient figuraient sur un continuum : plus ou moins de chaleur, de fermeté, de force. Tous ces traits lui semblent signifier la primauté du genre sur le sexe. Or le fait que les différences sexuelles soient

pensées selon une continuité, au lieu d'être considérées comme incommensurables (p. 176), ne permet pas de conclure sur la relation de ces différences aux corps. Pour le dire d'une autre manière : Aristote, considéré par T. Laqueur comme l'un des représentants du modèle unisexe, dit en effet que la différence mâle/femelle est une différence liée à la matière, ce qui veut dire qu'elle n'affecte que secondairement la forme de l'espèce humaine ; on peut donc dire que mâle/femelle est une différence pensée sur le fond d'une continuité qui est la forme humaine. Est-ce que cela signifie, à l'inverse, que dans le modèle des deux sexes, la différence homme/femme est si incommensurable qu'elle ne peut pas laisser subsister un fonds d'humanité commune ? Manifestement pour T. Laqueur la question ne se pose pas en ces termes, il serait pourtant souhaitable d'avoir une réponse à cette question.

11 Toutefois, avant que l'on puisse s'interroger sur le bien-fondé de l'opposition des deux modèles, on lit : « dans le monde unisexe comme dans le monde bisexué, le sexe est de l'ordre de la situation : il ne s'explique que dans le contexte de bataille autour du genre et du pouvoir » (p. 26). Donc l'opposition n'est plus respectée avant qu'il soit possible de s'interroger sur son bien-fondé. En effet, si son interprétation est correcte, cette dernière affirmation signifie que les questions de sexe ne sont pas séparables de leur mise en forme et en valeur sous des formulations stratégiques en terme de genre. Cette remarque n'implique pas nécessairement que soit niée la distinction analytique entre sexe et genre. Elle signifie tout simplement, comme le dit l'auteur lui-même qu'il « en va du sexe comme du fait d'être humain : c'est un phénomène contextuel » (p. 32). Mais s'il en est ainsi, que le modèle soit du sexe unique ou de deux sexes, la relation du sexe au genre est identique, au lieu d'être inversée. Par ailleurs, l'auteur ne respecte pas toujours la différence qu'il a arbitrairement instituée. Des exemples : p. 239 à propos de Darwin citant Karl Vogt, et p. 195 à propos de Linné : dans ces deux cas qui concernent pourtant la période moderne, le genre prévaut sur le sexe. De même p. 214 : « la physiologie de leur corps s'adapte aux exigences de la culture », ou p. 253 : « mais la question en l'occurrence n'est pas que l'on en savait si peu sur la menstruation, mais bien plutôt que le peu qu'on en savait devint, par des sauts extraordinaires de l'imagination synecdochique, le corrélat cellulaire des caractéristiques par lesquelles se distinguaient les femmes ». On peut également constater que la différence incommensurable n'interdit pas la hiérarchie, de sorte que l'opposition des modèles semble mal définie.

12 Cela dit le livre de T. Laqueur est « politiquement correct », ni ses intentions ni ses thèses ne sont en cause. Ces dernières sont de deux sortes : 1) « aucun ensemble de faits historiquement donnés en matière de « sexe » n'impliquait la manière dont on comprenait et représentait à l'époque la différence sexuelle. Et cette évidence me sert à étayer une thèse plus générale : aucun ensemble de faits n'implique jamais la moindre explication particulière de la différence » ; 2) il est indiqué par quelles voies « la biologie de la différence sexuelle vient s'incorporer à d'autres programmes culturels » (p. 35), ce qui implique « qu'il n'est pas de représentation « correcte » des femmes par rapport aux hommes et que toute la science de la différence est ainsi fourvoyée » (p. 38). Mais si ces thèses ne sont pas contestables, il est possible de remettre en cause les modèles qu'il construit pour les présenter. Je m'intéresserai ici à la construction du modèle « unisexe ».

II - Problèmes de contenu a) Le modèle unisexe

13 Bien que l'on parle d'un « modèle unisexe », dont on a quelque peine à croire qu'il serait valide de l'Antiquité classique à la fin du XVIII[e] siècle (c'est-à-dire d'Hippocrate à Newton, cf. p. 42), ce modèle comporte évidemment des variantes, notamment entre Galien et Aristote, et sur un point qui n'est pas secondaire, puisque, à l'inverse de Galien, « Aristote paraît attaché à l'opposition génitale des deux sexes [...]. Il n'y a pas, ici, d'inversions sournoises comme chez Galien. Point d'élision de la différence ni d'allusions à un sexe unique » (p. 49). Qu'à cela ne tienne, Aristote est cependant classé par T. Laqueur parmi les représentants de l'unisexe, parce qu'il « brouille les distinctions des corps « réels » pour en arriver à une notion de paternité – la puissance par laquelle se définissent les mâles – qui dépasse les divisions de la chair. À l'instar de Galien, et à la différence de la tradition qui domina après les Lumières, la rhétorique aristotélicienne devient alors celle du sexe unique » (p. 49). Dans ce tour de passe-passe rhétorique, on peut reconnaître deux couches discursives qui n'ont guère de rapports entre elles.

14 D'une part, T. Laqueur emprunte à G. Sissa, citée p. 48, l'idée que la « biologie de la reproduction » est « au fond un modèle de filiation », ce qui est peut-être vrai mais ne permet pas de conclure à l'existence d'un sexe unique, car la citation d'Aristote qui illustre ce point fait bien état de deux contraires : « le contraire du mâle est la femelle, celui du père, la mère » (Génération des Animaux, 768a25-28). Par ailleurs, le fait que mâle et femelle soient immédiatement accompagnés des qualificatifs de « père » et « mère » s'explique aisément par le fait que la citation est tronquée et qu'elle est prise dans le contexte d'un long et difficile (pour Aristote) développement pour expliquer les ressemblances entre parents et enfants. Le passage n'implique donc pas l'immédiate équivalence entre les deux rapports – homme/femme et père/mère – car, dans ce contexte, Aristote s'intéresse d'abord aux rapports parents/enfants, et l'homme est alors un père tandis que la femme est une mère. L'analyse est difficile pour Aristote, car il faut expliquer comment, si le mâle donne la forme et la femelle la matière, il peut naître des filles. La raison qu'il avance : « naturellement, en tant que mâle et en tant que père, en même temps il domine et il est dominé » (768a21-23). Tout le passage va donc à l'encontre de la thèse de T. Laqueur selon laquelle, dans le modèle unique, le genre l'emporte sur le sexe, puisque l'affirmation expresse d'Aristote est que « engendrent à la fois l'individu et le genre, mais davantage l'individu, car cela est substance » (767b32-34). Ce passage (768a21-23) est assez étonnant, car il contrevient à l'opposition tranquille du despotique et du politique, telle qu'elle est décrite au début de la Politique, et instaure un rapport politique entre mâle et femelle, père et mère. La formule est, en effet, fort proche de celle qui définit le pouvoir politique entre hommes libres (Pol., 1277b7).

15 D'autre part, le discours de T. Laqueur se fonde sur l'idée que la tradition des Lumières n'est pas celle d'Aristote. Ce qui semble évident, mais il est curieux de constater qu'il définit cette position, selon un anachronisme patent, négativement à partir de la tradition des Lumières. Le même anachronisme était déjà visible dans la présentation générale du modèle, lorsqu'il était dit que la place du corps dans le modèle unisexe « dépassait la biologie » pour s'insérer « dans un ordre cosmique et culturel » (p. 42), comme si, implicitement, la biologie (dont on sait la naissance au siècle des Lumières) était la mesure de toutes choses. Dans la langue grecque, au temps d'Aristote, la connaissance du vivant se dit « zoologie » et le bios désigne un genre de vie et non une description du corps.

16 Ces réserves suggèrent qu'il est abusif de nommer « unisexe » le modèle antique : manifestement le genre ne cadre pas toujours le sexe et n'empêche pas son expression. Un point incontestable toutefois : le modèle antique n'est pas un modèle biologique, mais le caractériser ainsi n'est-ce pas pécher par anachronisme, puisque la biologie est un savoir qui apparaît au XVIII[e] siècle.

b) Le modèle aristotélicien

17 La définition que donne T. Laqueur du modèle unisexe est donc sujette à caution. T. Laqueur reconnaît d'ailleurs des divergences entre Galien et Aristote sur deux points essentiels : 1) Aristote reconnaît deux sexes contraires et non un seul ; 2) il sépare orgasme et génération (p. 69). Et T. Laqueur de conclure : « il avait raison mais pas pour les raisons qu'il donnait ». Si l'on cherche pourquoi les raisons d'Aristote sont mauvaises, on voit que c'est qu'il « ne fait aucun effort pour fonder deux sexes dans des passions et des plaisirs différents » ! Il semble que ce ne soit pas la caractéristique du seul modèle ancien ! Il s'avère donc que, même lorsqu'Aristote énonce des points qui ne sont pas faux, ce ne peut être que pour de mauvaises raisons, car ce ne sont pas celles qui plaisent à T. Laqueur. Jamais il ne se demande quelles questions Aristote se posait, et quels problèmes il abordait, car même si est récusée toute incidence des progrès technologiques sur la pensée de la génération (on dirait de la reproduction), il est clair qu'Aristote avait tout de même du mal à comprendre des choses non évidentes avec les instruments d'investigation qu'il ne possédait pas. Son titre de gloire est d'avoir donné une théorie épigénétique de la génération (c'est-à-dire ni pangénésiste – l'orgasme féminin est la preuve d'une production de semence, et la semence provient de toutes les parties du corps des deux sexes –, ni préformationniste – toutes les parties de l'embryon sont déjà formées dans la semence). Ce que cherche à comprendre Aristote est la loi qui préside à la reproduction (la génération) des animaux, lorsqu'on écarte ces deux théories. Telle est la raison pour laquelle il écarte la théorie hippocratique des deux semences (Génération des Animaux, I, 17-18) que reprendra Galien (p. 58). Cela dit, il est vrai que les fonctions sont premières par rapport aux organes (G.A., 716a18), que les fonctions des organes sont pensées à partir d'analogies techniques et qu'il y a une sorte de convertibilité des fluides. Toutefois l'exemple donné par T. Laqueur (p. 51) – Aristote compare les testicules et les pesons – est du même ordre que la comparaison de la circulation du sang avec l'irrigation. Ces analogies n'empêchent pas la différence des sexes d'exister puisqu'ils ont une fonction distincte dans la reproduction de l'espèce : « est mâle l'être capable d'engendrer dans un autre, femelle celui qui engendre en soi et de qui naît l'être engendré qui existait dans le générateur » (G.A., 716a20). Si les différences mâles femelles appartiennent à la matière, c'est-à-dire à la substance composée et non à la seule forme, elles ont malgré tout un rôle de principes même si ces derniers sont partiels (G.A., 716b10) ; en tant que principes, ces différences ne peuvent être réduites à l'unité.

18 Personne n'ira chercher chez Aristote des modèles pour penser actuellement la différence des sexes ! Est-ce une raison pour le confondre avec Galien et l'intégrer dans un modèle qui, de plusieurs manières, est contraire à ce qu'il écrit. De cet amalgame découle l'ambiguïté du modèle unisexe proposé par Lacqueur. Si le modèle unisexe est ambigu, son contraire, le modèle des deux sexes perd de son originalité, et l'opposition qui structure la Fabrique du sexe devient beaucoup moins significative. De ce livre demeurent toutefois, comme je l'ai dit au début, des exposés originaux sur l'histoire de

la médecine, et plus particulièrement sur l'histoire de la médecine aux XVIII[e] et XIX[e] siècles.

NOTES

1.Le titre original est *Making sex, body and gender from the Greeks to Freud* (1990). La traduction française est de 1992, aux éditions Gallimard.
2.On appelle « post-moderne », à la suite de Lyotard, une forme de pensée qui aurait abandonné les grands récits (les philosophies de l'histoire notamment) et se caractériserait, selon les termes mêmes de T. Laqueur, par « l'absence de discours dominant ».
3.Note 43, p. 289.
4.La question de la différence sexuelle n'est pas la même que celle du corps, de fait il sera très peu question de la construction du corps masculin.
5.En passant, on remarquera l'approximation des schèmes historiques, car les grecs anciens n'ont sans doute aucun rapport avec la cléricature, ils étaient, comme on sait, des païens.
6.L'auteur emploie indifféremment « chair » et « corps ».

RÉSUMÉS

La théorie des deux sexes, proposée par Thomas Laqueur dans *La fabrique du Sexe*, suscite plusieurs questions d'ordre méthodologique ; notamment, Aristote est un contre-exemple pour sa théorie de l'unisexe.

Thomas Laqueur's theory of two models raises methodological questions ; especially, Aristotle is contreexample of his unisex theory.

AUTEUR

ANNICK JAULIN

Annick Jaulin enseigne la philosophie ancienne à l'Université Paris I-Panthéon-Sorbonne. Elle a soutenu en 1995 une thèse intitulé *Genre, genèse, génération chez Aristote*. Cette thèse a été publiée en 1999 chez Klincksieck sous le titre *Eidos et ousia. De l'unité théorique de la Métaphysique d'Aristote*.